

Extrait « L'atelier des Strésor »

Une nuée de safran s'étire au-dessus des toits de Paris. Strésor abandonne sa palette. La lumière longuement attendue après l'hiver 1641 l'enivre. Elle pénètre délicieusement chacune de ses veines, tiède et fluide comme une coulée de miel. Elle va éclabousser la toile dressée sur son chevalet. Un bonheur dont il avait oublié le goût... Des notes de luth s'égrènent avec grâce quelque part dans la maison. Catherine, fille de Louis Buart, chantre à la musique de la Reyne-Mère du Roi, joue l'après-midi la pièce que son père lui a apprise. Une pavane de François Dufault. Lèvres closes, il se prend à fredonner, envoûté par les cercles qu'inscrit la mélodie autour de lui, avant de s'insinuer au tréfonds de son cœur. Caresse de plumages aux teintes moirées, qui s'en vont, puis reviennent. Ils le frôlent et son corps frémit. Célébration trempée de mélancolie... Une secrète ardeur dont Strésor voudrait ne plus douter. Car c'est à lui qu'elle s'adresse ainsi, il s'en est persuadé.

Le froid est mordant en ce dimanche de la Passion où Strésor emménage rue de la Monnaie, près de chez Israël Silvestre, dans l'atelier-boutique de Louis Buart, aussi maître-peintre de son état. Strésor l'a rencontré rue de l'Arbre Sec, chez son ami. Il a éprouvé une sympathie immédiate pour l'homme d'allure sanguine, joviale. Buart invite chez lui le jeune peintre de Prusse, impatient de lui faire découvrir ses toiles, sa maison. Il le présente à sa femme, à sa fille, comme il le ferait d'une ancienne connaissance. Strésor est ébahi par la chaleur qui rayonne de Louis Buart. Pas étonnant qu'il lui faille chanter pour épancher son trop-plein de vie et le partager avec le monde alentour. Avant la fin de la semaine, il lui a proposé de travailler avec lui. Ainsi l'atelier ne restera pas vide, lorsque qu'il sera appelé à chanter chez la Reyne-Mère au Louvre, à deux rues d'ici.

Magdeleine Buart tire frileusement son mantelet sur ses épaules pointues avant de conduire Strésor à la pièce que lui réserve son mari. Catherine, une jeune fille de petite taille, aux longs cheveux bouclés, l'accompagne. Elle le dévisage avec intensité. La pâleur de son teint fait ressortir le brun velouté de ses yeux. Elle ne lui parle guère, les jours qui suivent son installation sous les combles. Il imagine la finesse de son cou, lorsqu'elle appelle sa mère d'une voix pure. Il revoit le curieux bracelet d'argent torsadé à son poignet quand il la voit occupée à la cuisine. Deux mains qui s'enlacent. Douleur cuisante que l'idée d'un galant qui lui en aurait fait présent...

Ils se croisent un matin de pluie dans l'escalier. Elle ne le voit pas, encombrée par le panier à son bras et bien trop absorbée dans ses pensées. Le tissu de sa jupe trempée s'enroule sur sa jambe. L'odeur de lainage humide qui l'enveloppe envahit ses narines. Elle rosit et le salue brièvement. Inclinée au-dessus de la rambarde, elle le suit du regard. Il est sourdement irrité de son air distant, presque sec. Cet après-midi-là, elle prend son luth. Il ne se souvient pas l'avoir entendue. Ou bien a-t-elle joué sans qu'il y prête attention ? Ses arpèges reprennent de plus belle. Une histoire qu'elle lui contera avec une partition, pour démentir la fierté de son abord. Une histoire qu'il lui tarde de connaître, alors qu'il se croit assis près de Catherine Buart, dont les doigts déliés tirent des cordes leurs notes de soie.

Juin arrive. Elle monte à l'atelier et prend place à la table où son père lui a montré comment peindre des miniatures, explique-t-elle à Strésor. Il n'a encore jamais travaillé auprès d'une femme. Les ateliers qu'il a connus étaient seulement fréquentés par des artistes masculins. Il l'observe, un peu dubitatif, alors qu'elle pose son papier, prépare un crayon noir. Indifférente à un étonnement qui ne lui a sans doute pas échappé, elle se met à esquisser une figure. Aurait-elle l'effronterie de croquer ici son portrait sans autre forme de procès ?

Comme si de rien n'était, elle échange avec lui quelques propos sur la saison, le pays d'où il vient. Se tait lorsqu'il se rembrunit. Puis le questionne sur La Haye, sur son ancien maître. Elle se montre vive, gaie et sait reprendre la conversation, dès qu'il s'anime. Elle le quitte alors que le ciel s'enflamme au couchant. Les feuillages des arbres auprès de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois se sont dépliés et les pétales de leurs fleurs parsèment le sol après la brise.

Un après-midi de juillet, on vient mander Louis Buart chez la Reyne-Mère. Magdeleine est à l'église. Catherine Buart entre avec du vélin. Strésor pense que sa chair en a la pâleur d'ivoire. Elle pose la feuille sur sa planche de bois, replie les bords en-dessous puis les colle avec soin. Quelques mèches sombres retombent sur son front, tandis qu'elle en découpe les coins. Le petit couteau dérape soudain contre son pouce. Elle tire son mouchoir pour nettoyer la plaie qui saigne abondamment. Il vient tamponner lui aussi le liquide écarlate. Le carmin de sa robe exalte la blancheur de sa gorge. Gagné par un irrésistible vertige, il la prend dans ses bras, s'abandonne à la douceur de sa bouche. Ses deux mains suffisent à entourer sa taille serrée dans le corsage. Leurs murmures s'échappent dans le jour finissant. Ils se mêlent au vent qui se lève à la fenêtre... Les joues de Catherine Buart sont vermeilles lorsqu'elle ajuste

ses manches et s'apprête à le laisser. Il se penche et l'embrasse, affolé par ses lèvres brûlantes.

